

Gilbert Tshibangu Kankenza

Dunia



Du même auteur :

- *Une main dans l'ombre*, Editions La confidence, Kinshasa, 2011.
- *Ô Miguel !*, Editions La confidence, Kinshasa, 2012.
- *A la rencontre du destin*, Editions L'harmattan, Paris, 2013.
- *Une faute bienheureuse*, Editions L'harmattan, Paris, 2014.

*Le bien-être commence-t-il toujours
par le bien naître ?*

*A toi, Pemi,
A toi, la femme violée...*

Première partie

Kalemie, cette ville formée de villages qui, en grossissant, commencèrent par se rapprocher avant de se rejoindre, s'étend sur le littoral ouest du lac Tanganyka. Ainsi, kwa Kaite¹, kwa Kitebwe, Kamukolobondo et d'autres, jadis villages autonomes, ne sont plus que des quartiers d'une ville qui s'alite entre le lac et les collines qui la surplombent.

Il s'appelait Masumbuko² mais, au marché de Kitebwe, tout le monde l'appelait « Dunia ». Oui, le monde... Un monde dans lequel il n'était pas le bienvenu.

Elevé par un obscur oncle paternel, il n'avait jamais connu ses parents, morts dans des circonstances mystérieuses, lui disait-il. Et quand son protecteur mourut à son tour, le laissant sans assistance, il se sentit rejeté par le monde. C'est ainsi

¹ Chez Kaite, chez Kitebwe : Noms des chefs de villages

² Masumbuko veut dire la souffrance en swahili

qu'il ne passait pas une heure sans s'exclamer :

– Ô Dunia ! Dunia inanikatala ! Juu ya nini³ ?

Voilà pourquoi, au fil du temps, on a fini par l'appeler « Dunia ».

Quand il quittait le marché en longeant ses derniers étalages, colis sur la tête car il n'était que porteur, il n'était pas rare que quelqu'un, élevant la voix au dessus des assourdissantes criées des brocanteurs, l'interpellât :

– Dunia !

Alors, même sans se retourner, l'homme répondait invariablement :

– Njo miye ! Dunia inanikatala !⁴

– Juu ya nini⁵ ? interrogeait son interlocuteur.

– Bila cheriya⁶ ! Ô Dunia ! terminait-il mélancoliquement.

Chaussés de pantoufles, ses pieds ne craignaient ni la poussière des allées du marché, ni la terre dure des côtes abruptes de la colline d'Etat, de celle de la société des chemins de fer ou de partout ailleurs où habitaient ceux qui lui confiaient leurs colis à cause de leur poids. Les ménagères, les voyageurs, les ouvriers ou encore ceux qui déménageaient, toutes les couches de la société recouraient à ses services. Il avait aussi des habitués parmi les commerçants qui, chaque

³ Oh Le monde ! Le monde m'a rejeté ! Pourquoi ?

⁴ Me voici ! Le monde m'a rejeté !

⁵ Pourquoi ?

⁶ Sans raison !

matin, devaient faire descendre leurs marchandises au marché pour ensuite les faire remonter le soir. Même ceux qui les faisaient consigner dans les dépôts environnants utilisaient des porteurs. Alors, on le voyait passer, tantôt les épaules chargées de cartons de marchandises, tantôt les bras chargés de lourdes sacoches dans un sens ou dans un autre.

Et comme, très souvent, il avait le front fermé et les lèvres pincées du fait de l'effort qu'il fournissait, cela avait fini par marquer son visage qui ne reflétait plus son âge réel.

Différent des autres portefaix à la tignasse sordide, aux orteils crevassés par les chiques, aux pieds couverts de durillons et de gerçures, aux dents tatrées ou vêtus de haillons dont l'immersion dans les eaux de la rivière risquait de décimer les alevins, Dunia essayait de garder une certaine propreté qui lui valait la sympathie de ses clients dans cet univers crétinisant. Il trouvait dans le travail bien fait un exutoire à sa colère contre le rejet du monde.

Mais très souvent, face à un porteur si faible, si démuni, certains clients, livrés à leur vacuité malgré leur morgue, laissaient leur ego prendre des proportions surdimensionnées et tentaient de l'humilier, de l'écraser et de l'anéantir, éprouvant un malin plaisir à le persifler. Evitant de voir leur vision étriquée de l'existence humaine confrontée à l'humilité et à la simplicité d'un porteur, ils le repoussaient avec mépris. S'il faut craindre la misère,

pourquoi se détourner des misérables ? Quel prophète faut-il pour absoudre l'homme de ses insuffisances ?

Au poison du mépris auquel il était souvent soumis, en butte au dédain d'une importante frange de la société, Dunia trouvait dans l'équanimité un antidote efficace. En effet, autant le plumage fourni du canard laisse glisser l'eau sans qu'elle n'atteigne la peau de la volaille, autant la sérénité, telle une forteresse imprenable, tient l'homme à l'abri des brûlures qu'occasionne ce sentiment de rejet. Ayant pris profondément racine en lui, son égalité d'humeur le dispensait des frustrations rageuses. C'est ainsi qu'il combattait toute situation génératrice de haine. Toutefois, il ne faisait pas grief aux gens de leur attitude.

En revanche, beaucoup d'autres porteurs, n'étant pas taillés dans le même bois que lui, se résignant aux injustices que leur faisaient subir ceux pour qui ils travaillaient, considéraient la fatalité comme un moyen pour accepter toutes les privations, toutes les injures du sort. De là venait la divergence entre les deux types d'hommes et franchir le pont reliant les deux rives n'était pas évident.

- Dunia !
- Njo miye ! Dunia inanikatala !
- Juu ya nini ?
- Bila cheriya ! Ô Dunia !

Cela faisait des années qu'il exerçait ce métier et il s'était imperceptiblement intégré au paysage du marché. D'humeur parfois maussade, il tentait de

noyer sa misère dans l'humour mais s'étonnait de la voir chaque fois remonter à la surface. On ne s'accoutume guère à la misère. On la supporte, tel un fardeau sur les épaules. On en souffre toujours.

Quand, à la fin de la journée, le soleil disparaissait derrière les collines de l'ouest, quand les dernières vendeuses s'éloignaient avec, en équilibre sur la tête, leur corbeille contenant le reste de leurs marchandises, Dunia quittait le marché. Il descendait jusqu'à la rivière où il se baignait avant d'aborder l'autre versant de la colline qu'il grimpait à pas de tortue pour atteindre un plateau où se raréfiaient les habitations qui devenaient de plus en plus rustiques. Les maisons en briques cuites ou en adobe laissaient la place aux cabanes en torchis couvertes de paille, puis aux huttes alors que les rues allaient se rétrécissant pour devenir des sentiers. Les bêtes avaient gagné leurs enclos.

Arrivé chez lui, bien au-delà de Kwa Kaite, Dunia s'affaissa sur le tronc d'arbre posé à côté de sa hutte et s'adossa au mur. Il en était ainsi chaque soir.

C'était le moment de la journée qu'il redoutait le plus, l'heure à laquelle s'abattait sur lui la fatigue consécutive à tous les kilomètres parcourus, à toutes les charges qu'il avait portées. Alors commençaient à trembler ses bras ainsi que ses épaules endoloris et ses jambes étaient parcourues par des picotements douloureux comme si elles étaient envahies par une armée de fourmis invisibles. Ses jointures criaient de douleur.

Puis, à travers la brume de somnolence qui s'ensuivait, surgissait le vœu ardent qui faisait sa préoccupation de chaque jour : celui d'avoir un enfant, de mettre au monde un enfant ; quel qu'il soit, un enfant reste un enfant. Oui, avoir un enfant sur cette terre, un enfant qui lui survivra, afin qu'il ne disparaisse pas comme une bûche pourrie, rongée par des termites, une bûche qu'emportent les vagues enragées d'une rivière en crue. Un enfant ! Là, son œil reprenait de sa vitalité. Oui, un enfant en qui son poulx continuerait de battre même après sa mort ! Un enfant !

Comment faire pour avoir un enfant ? Où trouver le troupeau de chèvres à offrir à une famille afin qu'elle consente à lui accorder la main de sa fille ? Où trouver la somme d'argent qui devra nécessairement accompagner ce troupeau ? Quelle femme voudra d'un porteur de son espèce, habitant une hutte comme la sienne ?

Il glissa un coup d'œil par-dessus son épaule droite d'abord, puis gauche et ce qu'il vit le découragea : des murs décrépits à la surface irrégulière, faits d'une boue mélangée à la bouse, des murs dont le squelette, construit avec des tiges attachées à des pieux par des lianes, apparaissait là où la boue avait perdu de sa consistance, comme les côtes saillantes d'un rescapé de guerre ou celles d'un prisonnier phtisique. Quelle femme voudra vivre dans un endroit pareil ?

Ce constat amer noyait son dernier espoir. Sur quelles ressources pouvait-il compter pour changer tant soit peu sa misérable situation ?

Porteur de son état, il ne pouvait compter que sur le montant de sa prestation et c'est à peine s'il pouvait se nourrir. Repoussant tous les assauts de la fatalité dans son esprit, il entretenait farouchement son refus de la résignation, son insurrection contre son sort, contre le rejet du monde. Il savait que, dans sa croisade contre la misère, il ne devait pas baisser les bras. C'était à lui qu'il revenait de prendre le taureau par les cornes et de tailler sa route dans la pierre.

Quand le rouleau de sa réflexion, comme une plaie qui ne sèche jamais, touchait à sa fin, l'homme se levait péniblement, défaisait le nœud qui servait de fermeture à la natte accrochée à un cadre en guise de porte et allait s'étendre sur son lit de bambou puis s'abandonnait à un sommeil cataleptique qui le délivrait de tout.

*

* *

Un matin, au marché, l'épouse du juge de la ville avait manifestement besoin d'un porteur. Tous ceux qui étaient disponibles formèrent instantanément un demi-cercle devant elle en piaillant comme des oisillons au retour de leur mère. Chacun d'eux voulait qu'on lui accordât cette course et la dame était

embarrassée. Alors, elle conçut une idée lumineuse :

– Voyons... Qui est le plus propre parmi vous ? demanda-t-elle.

C'est alors que les piailllements diminuèrent d'intensité car, s'étant bien regardés, nombreux parmi eux reconnurent eux-mêmes que leur propreté était plutôt douteuse ; tout dans leur apparence faisait écho de la pauvreté de leur condition. La bonne dame, élevant sa main au dessus de leurs têtes, pointa quelqu'un derrière cette cohue :

– Comment t'appelles-tu, mon garçon ?

– Moi ?

– Oui, toi.

– Je m'appelle Dunia, mère, répondit-il poliment en s'approchant.

L'épouse du juge se rendit compte que ce devait être lui le plus propre de tous.

– C'est à toi que je confie mon sac de braise. Connais-tu mon domicile ?

– Oui, mère.

– Alors, allons-y.

Les autres commencèrent à se disperser en grognant pendant que Dunia, qui ne se disputait jamais pour une course, luttait pour porter son fardeau. Et aussitôt, le jeune homme démarra, suivi de l'épouse du juge dont le lourd panier de provisions semblait ralentir l'allure.

Au premier virage, le jeune homme aux jambes alertes pour lesquelles un sac de braise ne représentait